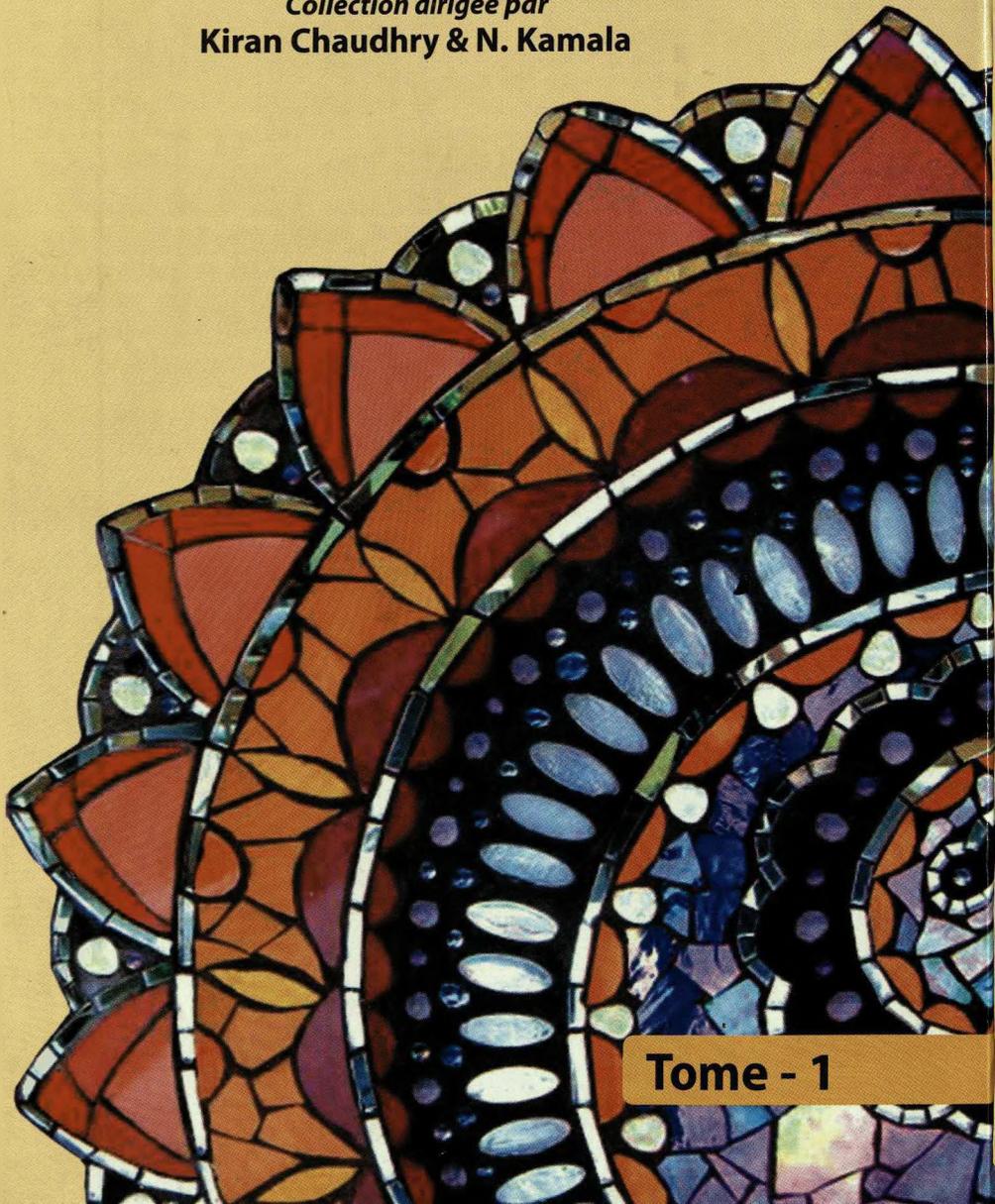


RANGOLI

Anthologie de nouvelles indiennes contemporaines

Collection dirigée par
Kiran Chaudhry & N. Kamala



Tome - 1

© 2018 Kiran Chaudhry & N. Kamala
© 2018 GOYAL Publishers & Distributors Pvt. Ltd, India.

All rights reserved. No part of this book maybe reproduced or copied in any form or by any means – graphic design, illustrations, electronic, or mechanical, including photocopying, typing, or information storage and retrieval systems – without written permission of the publisher.

Branches :

GOYAL Foreign Language Book Shop

Chennai : 142, Continental Chambers, M.G. Road, Nungambakam, Chennai-600034
Phones : 8939546515, 09842624989, goyal@goyalsaab.com

Chandigarh : Alliance Française de Chandigarh
Next to Hibiscus Garden, Sector - 36 A, Chandigarh -160036,
goyalpublisher@gmail.com

Kolkata : P-7, CIT Road, Entally, Scheme-52, Kolkata-700014
Phones : 033 - 22866542, 09830141141, ocmbooks@hotmail.com

Ahmedabad : C/O Alliance Française d'Ahmedabad
Shyamal Road, Satellite, Ahmedabad-380015
Phones : 9179-26733800

Librería GOYAL:

Delhi : Instituto Cervantes, 48, Hanuman Mandir Road, New Delhi-110001
Ph.: 011-23852986, 23858362, Mob.: 9811018971
E-mail: goyalpublishers@gmail.com

Der Buchladen at MMB

New Delhi : 3 Kasturba Gandhi Marg, New Delhi- 110001
Phones : 011 – 23358534, 23329506, goyal@goyalsaab.com

Pune : 14/3B Boat Club Road, Pune-411001
Phones : 020-26161340, 09762168020, pune@goyalsaab.com

ISBN : 9789388141444

Designer : Sandeep Kumar, GOYAL Publishers & Distributors Pvt. Ltd.

Published by Ashwani Goyal for:
GOYAL Publishers & Distributors Pvt. Ltd.
86, U.B. Jawahar Nagar, Kamla Nagar, Delhi-110007
Tel. : 23858362, 23852986, 9650597000
goyal@goyalsaab.com www.goyalsaab.com

Printed in India

Acknowledgments

We acknowledge with thanks the support received from Jawaharlal Nehru University, New Delhi under the UPE II project funding. This project would not have been possible otherwise.

We would also like to express our sincerest thanks to all the authors who gave us permission to translate their works.

Kiran Chaudhry & N. Kamala

Table des matières

I	Préface	7
II	Nouvelles	
1.	Chandrakant BAKSHI, <i>La Rebelle</i> tr. Farida Irani	11
2.	Anita BHARTI, <i>La banque de semences</i> , tr. Kiran Chaudhry	21
3.	Vasanthi Shetty BRAHMAVAR, <i>Origines</i> , tr. K. Ravindranath Rai	38
4.	Mamang DAI, <i>Le Guichet</i> , tr. N. Kamala	48
5.	Jayant KAIKINI, <i>Le Deuxième Mithun</i> , tr. Jyoti Venkatesh	56
6.	Damodar MAUZO, <i>Ce sont mes enfants</i> , tr. Anuradha Wagle	70
7.	Joginder PAUL, <i>La Nourriture</i> , tr. Faizullah Khan	85
8.	Urmila PAWAR, <i>Réplique</i> , Urmila Pawar, tr. Nina Gogate	90
9.	Kondaveeti SATYAVATI, <i>La Montre</i> , tr. Uma Damodar Sridhar	107
10.	SUJATHA, <i>Le Cheval</i> , tr. S. Shoba	113
11.	Ram Lakhan VIDYARTHI, <i>Le Sans Terre</i> , tr. Vinay Kr. Gupta	125
12.	Kulwant Singh VIRK, <i>Le Taureau</i> , tr. Manmeet Singh	131
III	Notes sur les auteurs	141
IV	Notes sur les contributeurs	147
	Rédactrices	151

Ce sont mes enfants

Bhurgim Mhugelim Tim

Damodar Mauzo

Elle avait fini d'arroser Anthony et Angela. Maintenant, Roseline se trouva devant Abel, le tuyau d'arrosage dirigé vers les racines. Cette jeune plante allait bientôt devenir adulte et porter des fruits. Elle voyait déjà de toutes petites noix à la base de sa couronne. C'étaient ses cocotiers.

De l'autre côté de la clôture, le timbre d'une bicyclette la ramena au présent. Elle se précipita vers le portail laissant couler le tuyau au pied d'Abel.

« Rosaline Maé, il est presque midi et tu arroses encore tes plantes ? », demanda Suresh, le facteur, calant son vélo sur la béquille avant d'entrer dans la cour.

« C'est que... je n'ai pas bien dormi cette nuit, alors j'ai pris du retard. Je me suis assoupie ce matin et quand j'ai rouvert les yeux, il faisait grand jour. »

Elle reconnut la lettre d'Anthony dès que le facteur sortit l'enveloppe de son cartable. Dieu merci ! Elle l'attendait depuis si longtemps. Depuis qu'elle avait reçu l'avis du bureau d'acquisition foncière, Rosaline était très agitée.

« Maé, j'ai soif. Tu me donnes un peu d'eau ? » Le facteur commença à s'éventer avec l'enveloppe pour se rafraîchir.

« Mais bien sûr. Entre. Assieds-toi à la véranda. J'imagine bien que tu dois avoir soif avec cette chaleur. Attends ! Je t'apporte un verre » dit Roseline en disparaissant à l'intérieur.

Qu'est-ce qu'il m'écrit dans la lettre, se demanda-t-elle, en remplissant un verre. Il a sûrement dû recevoir la mienne. Dit-il qu'il viendra ou qu'il ne pourra pas ? Elle avait hâte de lire ce courrier. Malheureusement, sa vue baissait peu à peu. En plus elle ne comprenait pas toujours très bien l'anglais. Quand Diniz était encore vivant, elle n'avait jamais eu besoin de demander de l'aide à qui que ce soit. Mais depuis que son mari était mort subitement d'une crise cardiaque, elle était bien obligée de s'en remettre à d'autres.

En revenant de la cuisine avec le verre d'eau, elle eut l'idée de demander au facteur de lui lire la lettre. Joaquin, le voisin était déjà parti au travail et risquait de rentrer tard ce soir-là. Et elle n'avait pas la patience d'attendre son retour.

« Tiens, voilà ton eau. » Elle lui tendit le verre et hésita un peu avant de lui demander. « Si tu as le temps, pourrais-tu lire cette lettre et me dire ce qu'il y a dedans ?

- Aucun problème. Elle ne cache aucun secret, j'espère. » Il lui fit un clin d'œil et commença à ouvrir l'enveloppe.

Depuis quelque temps, Anthony tapait ses lettres à la machine pour lui permettre de les lire plus facilement. Mais depuis la mort de Diniz, elle n'avait plus le moral et se sentait moins sûre d'elle. Elle mettait une heure à déchiffrer chaque lettre et devait ensuite aller chercher Joaquin pour confirmer qu'elle avait bien compris.

« C'est Anthony qui t'écrit », annonça Suresh. « Il dit qu'il va venir à Goa avec sa femme et ses enfants vers la fin du mois. Il paraît qu'Abel lui a écrit qu'il se fiançait avec une Australienne.

En décembre, Angela et lui iront à son mariage en Australie – lui, fera le voyage du Koweït et Angela du Bahreïn. Il dit qu'il te racontera tout ça en détail quand il viendra. Tu veux que je te lise tout à haute voix ? »

Rosaline s'efforça de remettre de l'ordre dans ses idées, après avoir entendu toutes ces nouvelles. « Ça ira, merci beaucoup, mon fils. Que Dieu te bénisse. »

Quand Suresh fut reparti, Rosaline s'affaissa dans un siège sous la véranda.

Ça y est. Mon dernier petit oiseau commence à faire son nid. Abel était parti travailler en Australie et voilà qu'il se marie là-bas. Il y restera toute sa vie. Et un jour il viendra faire visiter Goa à sa femme et à ses enfants. Ou peut-être même pas. Non, non, il viendra. Aux obsèques de Diniz, tous les trois étaient venus à la maison. Sûrement à la mort de leur Maé aussi, ils reviendront tous.

Elle fut interrompue dans sa rêverie par une voix de la maison voisine. « Rosaline Maé, vous êtes là ? Votre robinet coule encore. »

Repoussant ses idées noires, Rosaline courut fermer le robinet, enroula le tuyau et l'accrocha au mur. Elle revint machinalement à l'intérieur. Le riz cuisait à petits bouillons sur le feu, mais elle n'avait plus faim. Elle le laissa bouillir. Elle aurait un *congee*, une bouillie de riz, très liquide, mais dans ce cas, elle n'aurait plus besoin de préparer un curry. Il lui faudra simplement un morceau de mangue confite. Depuis la mort de Diniz, le curry figurait rarement dans son répertoire culinaire. Et depuis l'arrivée de ce maudit avis d'acquisition il y a quelques jours, elle avait totalement perdu l'appétit.

À la mort de Diniz, tous les enfants étaient rapidement arrivés chez elle, Angela du Bahreïn et Anthony du Koweït. Et Abel d'Australie, même s'il n'avait pas pu être là à temps pour l'enterrement. Angela était restée un mois, jusqu'à la messe du souvenir, mais les garçons avaient été rappelés par leur travail. Ils avaient tout de même passé deux semaines entières à la maison.

« Tu es au courant, Maé ? Il paraît qu'une nouvelle ligne ferroviaire va bientôt passer près de chez nous, lui avait annoncé Anthony quelques jours avant son départ. Ce sera merveilleux ! On n'aura plus qu'à monter dans le train le matin ici et on sera à Bombay le soir même ! »

Amusée à l'idée qu'Anthony et Abel prendraient désormais le train plutôt que l'avion, Angela s'était même moquée d'eux. Personne n'avait imaginé à ce moment-là que cette satanée ligne ferroviaire allait s'immiscer dans leur vie de façon aussi douloureuse. Quand l'employé du bureau d'acquisition de terres était venu négocier l'expropriation, Rosaline avait hésité. Quand Diniz était vivant, elle ne prenait aucune décision importante. Il aurait fallu avoir au moins un de ses fils à côté d'elle, pensa-t-elle, quand l'avis avait été transmis. L'employé s'était empressé de la rassurer. « Tout le monde recevra cet avis. Pourquoi vous inquiétez-vous ? Dans votre cas, il ne s'agit que d'un petit lopin de terre. Beaucoup d'autres devront renoncer à des parcelles entières. »

« Mais que comptent-ils faire avec ce terrain ? demanda-t-elle, incrédule.

- C'est la procédure normale. Ils vont acquérir des terrains de part et d'autre du tracé de la ligne. Ne vous en faites pas. Vous n'avez qu'à signer ici »

Avec beaucoup d'hésitation, Rosaline avait signé. Pendant un certain temps, il ne s'était rien passé. Jusqu'au jour où Joaquin était venu la voir : « Il paraît qu'ils vont couper une partie de ta clôture et certains de tes arbres.

- Comment ? Mais quelle partie, mon frère ? L'autre jour, le Monsieur m'a expliqué qu'ils voulaient juste reprendre le terrain des deux côtés de la ligne, et voilà que tu viens m'annoncer qu'on va me couper ma clôture et mes arbres ?
- Une fois qu'ils ont mis la main sur le terrain, ils peuvent en faire ce qu'ils veulent, avait répliqué Joaquin. Tu ne pourras rien faire pour les arrêter.
- Tu sais quelle partie exactement de ma clôture et lesquels de mes arbres seront coupés?, lui avait-elle demandé d'une voix angoissée.
- La partie qui touche à notre terrain. Dans notre cas, c'est une vingtaine de cocotiers, ce manguier, le figuier et notre étable aussi. Pour toi, ce sera l'avant de ta clôture avec le portail, tes cocotiers, le bougainvillier et les autres petits arbustes. »

Tout étourdie et déconcertée, Rosaline était au désespoir. Quel cauchemar ! Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Les trois jeunes arbres qu'elle avait plantés et baptisés du nom de chacun de ses enfants étaient tous devenus de vigoureux cocotiers. Elle leur avait prodigué tout l'amour maternel qu'elle avait pu puiser au fond d'elle pour le transmettre, à travers ces arbres, à ses enfants, par-delà les mers. Ils n'étaient pas simplement comme ses enfants. Ils étaient son Angela, son Anthony et son Abel.

« N'y mets pas tout ton cœur, ma chérie, lui disait toujours Diniz. Après tout, ce ne sont que des arbres. Que feras-tu si l'un d'entre eux tombait demain, arraché par une tempête ? »

Ce genre de réflexion avait le don de la mettre hors d'elle. « Et pourquoi tomberait-il ? Et s'il tombe, j'aimerais autant qu'il me tombe sur la tête ! Si jamais il se brise, je voudrais moi aussi être brisée en mille morceaux ! »

Il y a une quinzaine d'années, Angela, sa fille aînée, était un jour rentrée tout excitée de l'école, brandissant dans sa main, un tout jeune cocotier « Maé, notre député les a distribués à l'école. Voilà le mien. Nous le planterons dans la cour. »

Diniz avait planté ce cocotier de ses propres mains. Et ainsi que le destin l'avait voulu, Angela s'était mariée avant même que le cocotier ne portât des fruits.

Quand Anthony était encore étudiant, Diniz lui avait envoyé un visa pour qu'il aille travailler au Koweït. Rosaline savait bien qu'Abel, encore à l'école, resterait avec elle, mais Anthony allait beaucoup lui manquer. Non parce que c'était son fils aîné, son bâton de vieillesse. Mais parce qu'Anthony était le portrait craché de Diniz. Il lui ressemblait beaucoup, physiquement, et il était aussi digne de confiance que son père.

Avant son départ, Rosaline l'avait appelé auprès d'elle. « Anthony, mon fils, ma vie sera un peu vide quand tu seras parti, lui avait-elle dit. Tu vas beaucoup me manquer, mais je ne t'empêche pas de partir. Je sais que ton avenir est plus important. Rends-moi un petit service avant ton départ. Apporte-moi un plante de cocotier. Il me fera penser à toi. »

Anthony était allé spécialement à la pépinière de Benaïlim chercher une jeune pousse. Il l'avait plantée à côté d'Angela, comme le souhaitait Rosaline. Aujourd'hui, c'était un bel

arbre robuste qui donnait beaucoup de fruits. Exactement comme Anthony.

L'année où Diniz était rentré à Goa après avoir travaillé vingt ans au Koweït, c'est Abel qui avait trouvé un bon emploi dans une société australienne et qui avait dû partir travailler dans une exploitation agricole près de Sydney.

Rosaline ne savait trop que penser de la coïncidence entre le retour de Diniz et le départ d'Abel. Quand le jour du départ pour la lointaine Australie était devenu imminent, Abel avait rapporté de sa propre initiative un jeune cocotier et l'avait planté à côté d'Anthony. Tout émue par ce geste, Rosaline n'avait pu retenir son émotion et l'eau qu'elle versa sur ses plantes ce jour-là était emplie du sel amer de ses larmes.

Malgré la présence protectrice de son mari pendant des années, les enfants manquaient terriblement à Rosaline. Toute seule à la maison, quand Diniz sortait se promener le soir, elle était prise d'une telle nostalgie qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aller au puits tirer des dizaines de seaux d'eau pour les verser aux pieds d'Angela, d'Anthony et d'Abel.

Et à présent, ils allaient être abattus. Ces arbres que j'ai nourris comme mes propres enfants ? Pour qui vivrai-je, alors ? Pensa-t-elle, contrariée et déconcertée. Après une nuit blanche passée à se tourner et se retourner dans son lit, elle s'était levée tôt pour aller frapper à la porte de Joaquin.

« Joaquin, tu es sûr qu'ils vont couper mes cocotiers ?

- C'est ce que j'ai entendu dire. Ils nous ont demandé d'aller chercher les indemnités. Ils ne prennent pas notre terre gratuitement. Et le montant de l'indemnisation est correct.»

Elle se sentait paralysée, totalement bouleversée.

« Je ne veux pas de leur argent ! Comment peuvent-ils oser donner un prix à mes arbres. Qu'ils soient maudits ! Qu'ils finissent tous en enfer ! »

Et, fidèle à sa parole, Rosaline refusa d'aller chercher ses indemnités. La plupart des voisins avaient reçu leur argent, même le père de Joaquin. Certains, qui attendaient un meilleur prix, avaient saisi les tribunaux. Quant à Rosaline, elle avait écrit à Anthony pour lui demander de rentrer en urgence. Pourtant, elle n'était pas sûre qu'il vienne. Ces derniers temps, les enfants ne se montraient pas très enthousiastes à l'idée de venir à Goa. Angela s'occupait de sa famille et Anthony s'éloignait de plus en plus. Avant, il rentrait tous les deux ans mais depuis son mariage, sept ans plus tôt, ses visites étaient devenues rares. Il avait rencontré sa femme au Koweït. Sa belle-famille habitait Bombay et le mariage avait eu lieu là-bas. Diniz n'avait pas pu se libérer de son travail mais Anthony avait emmené sa mère à Bombay pour assister à la noce. Après quoi, il n'était revenu que trois ans plus tard, avec sa femme et son fils. Depuis, elle ne l'avait revu qu'à l'enterrement de son père, avec son dernier né, une petite fille. Sa femme et ses enfants lui prenaient beaucoup de son temps.

À présent, la lettre d'Anthony rassurait Rosaline. Elle était sûre qu'il viendrait et la seule pensée de son arrivée imminente la soulageait. Anthony était comme son père. Il mettrait tout au clair. Il avait des contacts et de l'argent pour tout arranger.

Malgré ces idées rassurantes, elle se sentait tout de même mal à l'aise et nerveuse. Et pendant cette période difficile, tous les matins, elle se levait tôt, fixait le tuyau sur le robinet

et arrosait Anthony, Angela et Abel avec la plus grande attention.

Diniz lui avait acheté ce tuyau le jour où ils avaient été reliés au réseau public de distribution d'eau et l'arrosage était alors devenu beaucoup plus facile. Depuis qu'elle était veuve, un voile de solitude s'était abattu sur elle et l'empêchait de respirer librement. Elle n'avait personne à qui parler. Personne à qui ouvrir son cœur. Elle s'asseyait tous les jours devant ses enfants, le tuyau d'arrosage dans la main, et elle leur parlait.

Tu te rappelles, Angela ? Ton père avait organisé une somptueuse réception pour ton mariage où les boissons coulaient à flots.

- Anthony, mon cher, n'oublie jamais ta maison même si tu vis à l'étranger. N'oublie pas non plus que ton père avait construit cette maison à la sueur de son front, pour vous, ses enfants. Aime ta femme et tes enfants mais n'oublie jamais ta mère, mon fils !
- Et Abel, mon petit garçon ! Ne pense pas que je t'aime moins. Comme cadet de la famille, tu dois être mon enfant préféré. Et tu l'es ! Tu sais bien que je compte beaucoup sur Anthony et tu sais aussi pourquoi. Il ressemble beaucoup à ton père, c'est tout ! Mais je t'aime autant ! »

Aussi sincère que fût cette déclaration, Anthony avait toujours droit à une dose supplémentaire d'eau.

La lettre d'Abel arriva une semaine après celle d'Anthony. Il parlait longuement de sa fiancée et y avait joint sa photo. Il souhaitait que sa Maé vienne au mariage. Après avoir lu sa lettre, Rosaline soupira profondément. Désormais, Abel ne reviendrait plus à Goa que comme touriste avec sa famille. Elle imaginait déjà la scène. « Devant toi, c'est la Basilique de

Bon Jésus ! Nous sommes à la célèbre plage de Calangute. Ici, c'est le cap de Dona Paula. Et ça, c'est ma mère. » C'est comme ça qu'il présentera sa mère à ses enfants. Et il prendra des photos pour son album chez lui. Ce jour-là, Rosaline sanglota et gémit pendant des heures pour laisser libre cours à toutes ses appréhensions.

Presque un mois avait passé depuis la lettre d'Anthony. Il était déjà à Bombay, elle entendit dire qu'il serait à Goa dans une semaine.

Elle se mit à préparer des maquereaux confits qu'Anthony aimait tant. Elle s'arrangea pour se procurer un fruit de son jacquier préféré. Elle demanda aux poissonnières de lui apporter les meilleurs poissons qu'elles trouveraient.

Ce matin-là, elle était tout occupée à nettoyer la maison de fond en comble pour accueillir son fils, quand elle entendit les enfants des voisins piailler à sa porte : « Maé, venez voir ! Ils sont venus couper vos arbres ! »

Elle resta clouée au sol quelques instants. C'était comme si quelqu'un l'attaquait avec une hache. Elle sortit de la maison à toute vitesse. Quatre ouvriers attendaient à la clôture, une hache à la main.

Quand elle arriva au portail, l'un des deux fonctionnaires, le nez plongé dans ses dossiers, leva la tête et lui demanda : « Madame Rosaline Fernandes, c'est vous ? »

Elle hocha la tête.

- Nous devons arracher la partie avant de votre clôture. Et ces buissons et ces trois cocotiers-là seront également coupés. Il paraît que vous n'êtes pas encore allée chercher votre...

- Non ! culpa Rosaline tremblante de colère. Vous ne pouvez pas couper ces cocotiers. Ils sont à moi. Vous n’y toucherez pas !
- Madame, nous sommes fonctionnaires du gouvernement. Nous avons des ordres et nous sommes obligés de les suivre. Il n’y a pas que vous. Nous avons dégagé le terrain de plusieurs personnes aujourd’hui. Regardez là-bas. Le travail commence déjà. Il faut démarrer la construction du remblai pour la voie ferrée et nous devons terminer cette tâche aujourd’hui même. Ne nous empêchez pas de faire notre travail. Allez, Messieurs, démontez la clôture à partir d’ici. »

Le ton autoritaire du fonctionnaire l’intimida un peu. Rosaline le supplia : « Démontez la clôture, prenez mon terrain, ça ne me dérange pas. Mais ne coupez pas ces arbres pour l’amour de Dieu, je vous en prie. » Elle s’agenouilla devant le fonctionnaire.

- Ne vous inquiétez pas, Madame, vos arbres sont de très bonne qualité. Vous en aurez un très bon prix. Vous pourrez même réclamer de l’argent pour rebâtir votre clôture.
- Elle bouillonnait de colère. Monsieur, vous n’avez pas honte de mettre un prix sur mes arbres ? Mettriez-vous un prix sur la tête de vos enfants ? Je vous avertis ! Partez tout de suite avec vos ouvriers. Quand mon fils viendra dans quelques jours, il s’occupera de vous.
- Écoutez Madame, s’exaspéra le fonctionnaire, nous devons terminer ce travail aujourd’hui. Nous avons des délais précis. Vous ne pouvez pas retarder notre travail. »

Entre-temps, les ouvriers avaient commencé à démonter la clôture et se dirigeaient à présent vers les cocotiers. Un frisson d'horreur lui parcourut l'échine en les voyant choisir d'abord Anthony. La lame d'une hache scintilla au soleil et elle frémit.

Soudain, elle fonça sur les ouvriers comme un taureau enragé. Les hommes, pris au dépourvu, perdirent l'équilibre et tombèrent à terre avec leur hache à la main.

L'instant qui suivit, elle serrait Anthony de toutes ses forces entre ses bras. « Allez, levez vos haches hurlait-elle. Coupez-moi d'abord, et ensuite vous tuerez mes enfants !

Cette attaque inattendue avait désarçonné les ouvriers. Après un moment d'embarras, ce fut bien vite la colère qui l'emporta. Rosaline serrait si fort Anthony qu'en dépit de tous leurs efforts, les ouvriers ne parvenaient pas à les séparer.

Un attroupement se forma bientôt devant la maison. Le fonctionnaire commençait à se sentir mal à l'aise mais il refusa de céder. Ne pouvant pas employer la manière forte contre une vieille dame, il prit un ton plus conciliant.

« Madame, vous faites obstruction au travail du gouvernement. C'est une grave infraction. Je vous le demande encore une fois. Éloignez-vous, je vous prie, et laissez-nous continuer notre travail.

- Non !, Rosaline avait trouvé en elle une foi inébranlable. Je ne bougerai pas. Je ne veux pas de votre argent. Je vous interdis de toucher à mes arbres, cria-t-elle.

Le fonctionnaire changea de tactique. « Allez, Messieurs, laissez tomber cet arbre. Coupez l'autre. »

L'un des ouvriers se dirigea vers le plus petit cocotier. L'instant d'après, Rosaline abandonna Anthony et vola au secours d'Abel. Avant même qu'on ne pût l'arrêter, elle avait plaqué l'ouvrier au sol.

Le fonctionnaire perdit son sang-froid et se précipita pour venir en aide à l'ouvrier. « Eh ! Ça suffit maintenant, gronda-t-il. Vous allez trop loin. Je vous ordonne d'arrêter ! ».

Mais il n'eut pas le temps de faire un pas de plus que Rosaline le repoussa violemment et le fit tomber à la renverse. « Ce sont mes enfants que vous voulez tuer ! Nous allons voir si vous aurez le culot d'y toucher. Je maudis vos enfants. Que le diable les emporte tous ! Que les vers se repaissent de votre cadavre quand vous serez mort. »

Heureusement, le père de Joaquim arriva à temps pour la retenir, car elle s'apprêtait déjà à asséner un bon coup de pied sur la tête du malheureux fonctionnaire qui s'efforçait de se relever.

Hors de lui, l'homme ramassa son dossier et ses papiers éparpillés, battit le rappel de ses ouvriers et s'en alla en marmonnant : « Je lui donnerai une bonne leçon. » La foule l'entendit jurer quand il passa. Il monta dans sa Jeep et fila.

Le père de Joaquim tenta de raisonner avec elle.

« Rosaline Maé, tu n'aurais pas dû te comporter ainsi. C'est tout de même un fonctionnaire du gouvernement. Tu as bien raison, mais....

- Parce que le gouvernement a le droit de tuer mes enfants? coupa-t-elle. Dites-leur qu'ils peuvent prendre ma terre, ma maison aussi, mais pas mes arbres. Demandez-leur de laisser mes arbres. Ce sont mes enfants ! J'en ai besoin.

Sauvez-les, sauvez-les je vous en supplie ! » Elle se mit à divaguer.

Au bout d'une demi-heure, la Jeep revint, suivie d'une fourgonnette de police. Le fonctionnaire, accompagné d'un inspecteur de police et de deux gendarmes avancèrent vers elle à grandes enjambées. Voyant la foule qui s'était massée tout autour, l'inspecteur s'adressa à Rosaline d'une voix forte et posée : « Écoutez, Madame. Vous avez commis une infraction en entravant et en attaquant un fonctionnaire en service. Pourtant, je leur demanderai de retirer leur plainte contre vous, compte tenu de votre âge et de votre état d'agitation. » Persuadé que la foule avait trouvé ses paroles raisonnables, il s'approcha d'elle : « Promettez-moi que vous n'allez plus vous opposer et que vous allez les laisser faire leur travail. »

Elle savait qu'elle était coincée. C'était son ultime combat. Si elle cédait maintenant, tout serait perdu.

« Non ! » Avec frénésie, elle enserrait Anthony de toute sa force. « Je ne vous laisserai pas couper mes arbres ! Coupez-moi d'abord et ensuite mes enfants. »

Se rendant compte que cette crise risquait d'aggraver la situation, l'inspecteur fit signe aux trois agents de police qui attendaient près de la fourgonnette. Ils s'avancèrent, arrachèrent la vieille dame à l'arbre et, la soulevant dans leurs bras, la portèrent jusqu'à leur véhicule.

Le père de Joaquin et quelques anciens du village essayèrent de supplier l'inspecteur mais les agents quittèrent la scène, embarquant Rosaline dans la fourgonnette.

Ce fut le jour fatidique où Angela, Anthony et Abel – dans leur première floraison – furent abattus.

Le lendemain matin, le chef du village se rendit au bureau de l'administration du district accompagné d'une cinquantaine de villageois pour obtenir la libération de Rosaline. Elle fut relâchée vers midi et ramenée chez elle.

Bien qu'elle sût ce qui était arrivé à ses arbres, Rosaline ne put supporter le terrible spectacle des cocotiers abattus et s'évanouit à l'entrée de la cour.

Grâce aux efforts de ses voisins et des médecins, elle reprit conscience trois jours plus tard. Le même jour, elle reçut une lettre d'Anthony de Bombay.

Chère Maé,

J'ai été bloqué à Bombay pendant une semaine. Je n'ai pas pu venir à Goa, même si je voulais tant te revoir. J'ai reçu hier un télex de mon bureau qui me demandait de retourner tout de suite au Koweït. J'essayerai de passer te voir l'année prochaine. Entre-temps, ne t'inquiète pas trop de cette histoire d'expropriation et de ces arbres. Je t'enverrai tout l'argent qu'il te faut. Prends soin de toi.

Ton fils

Anthony

Rosaline ferma les yeux, priant Dieu qu'ils restent fermés à jamais.

Traduit du konkani par Anuradha Wagle

La nourriture

Khurak

Joginder Paul

Les cinq amis habitaient ensemble dans un petit taudis. Chaque jour, quatre d'entre eux allaient chercher du travail et le cinquième, qui s'appelait Ambé, préparait les repas pour eux. Pendant son temps libre, Ambé écrivait des nouvelles. Mais depuis deux jours, ils étaient tous au chômage. C'est pourquoi, aujourd'hui, ils restèrent dans le taudis.

"S'il y a quelqu'un qui a de la chance, c'est notre cher Ambé. Nous errons toute la journée à la recherche d'un travail et notre cher ami reste les bras croisés sans rien faire dans le taudis, dit l'un d'entre eux.

- Je ne reste jamais les bras croisés. Hier, il n'y avait rien à manger. J'ai alors attendu toute la journée le moment opportun pour voler de la farine dans une épicerie, dit Ambé pour se défendre.
- Bravo Ambé ! Tu es un vrai ami, s'exclama l'un de ses amis.
- Est-ce que tu as pu aussi voler quelques pommes de terre ?, demanda un autre ami.